

PALEOPHOBIE Peur de l'ancien, des fossiles

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11*

De **paléontologie** -étude des fossiles

Le mot **paléo** est un élément de composition ou un diminutif qui signifie « ancien » ou qui fait référence à la préhistoire.

Le préfixe « paléo- » Selon le Dictionnaire de l'Académie française, le préfixe **paléo-** (du grec *palaios*) sert à former des mots savants liés à l'ancienneté ou à des périodes géologiques.

- **En science** : Il désigne des disciplines qui étudient le passé très lointain.
- **Exemples** :
 - La **paléontologie** (étude des fossiles).
 - Le **paléolithique** (la première période de la préhistoire).

Le régime paléo (ou alimentation paléo) Dans le langage courant, « paléo » désigne aussi un mode de s'alimenter, analysé par des organismes comme le Muséum national d'Histoire naturelle. Il s'inspire de la nourriture supposée des chasseurs-cueilleurs de l'ère paléolithique.

- **Ce qu'on mange** :
 - Viandes, poissons et œufs.
 - Légumes, fruits, noix et graines.
- **Ce qu'on évite** :
 - Les produits laitiers.
 - Les céréales (blé, riz, maïs) et les légumineuses (lentilles, haricots).
 - Le sucre raffiné et les plats transformés.

Le terme « paléophobie » est attesté dans les nomenclatures phobiques de seconde main, mais il ne désigne aucune entité nosographique reconnue ; sa glose (« peur de l'ancien, des fossiles ») amalgame deux référents distincts, ce que je tiens pour le nœud du problème.

1. Étymologie et instabilité sémantique

Le composé repose sur le grec *palaiós* (ancien), qui désigne d'abord une antériorité temporelle relative, non une pétrification ni un objet minéral. Le préfixe *paléo-* sert indifféremment la géochronologie (paléontologie, paléozoïque), l'archéologie et la philologie (paléographie). La glose « fossiles » opère donc un glissement de l'ancienneté comme catégorie temporelle vers un objet matériel spécifique, la dépouille minéralisée. Or ces deux objets sollicitent des ressorts affectifs hétérogènes : l'ancien comme *ce qui persiste au-delà*

de son temps relève d'une angoisse de la durée et de la caducité, tandis que le fossile, forme minérale d'une vie révolue, convoque l'inquiétante étrangeté freudienne (*das Unheimliche*) : le vivant figé, la trace organique dans l'inorganique.

2. Statut nosographique

Au regard du DSM-5-TR, une phobie spécifique requiert une peur ou une anxiété marquée, disproportionnée, persistante (six mois), avec évitement et détresse ou altération fonctionnelle. Rien ne distingue ici une catégorie propre : les cas hypothétiques se ventilerait plutôt entre le sous-type « autre » (situations ou stimuli inhabituels), voire entre une aversion apparentée à la dégoût-sensibilité (*disgust sensitivity*) lorsque l'objet est organique et décomposé. Les listes de phobies en « -phobie » procèdent largement d'une logique de combinatoire lexicale, non d'une clinique empirique, ce qui invite à la prudence épistémique.

3. Voisinages conceptuels plus robustes

- La **gérontophobie** et la **nécrophobie** (ou **thanatophobie**) capturent plus rigoureusement l'angoisse de l'âge et de la mort, dont le fossile est le *memento mori* géologique.
- L'**antiquophobie**, si on la forge, viserait l'objet ancien manufacturé, et recouperait des phénomènes de superstition attachés aux reliques et aux objets chargés d'une histoire (contagion magique au sens de Rozin et Nemeroff).
- Le rapport au **temps profond** (*deep time*) : la révélation de l'échelle géologique a pu produire, chez des sujets et des cultures, un vertige existentiel documenté, de Hutton à la réception victorienne de Lyell, où l'insignifiance chronologique de l'humain devient affect.

4. Hypothèse de lecture

Si l'on devait la tenir pour un phénomène réel, la « paléophobie » serait mieux comprise comme une *angoisse de la finitude médiée par la matérialité du passé*, plutôt que comme une peur d'un objet circonscrit.

Analyse du fossile comme figure de l'Unheimliche et du rapport entre trace, absence et temporalité (Derrida, Didi-Huberman, Benjamin).

1. Le fossile comme cas-limite de l'Unheimliche

Freud (1919) fait de l'*Unheimliche* le retour, sous forme étrangère, du *heimlich* refoulé : le familier devenu inquiétant parce qu'il fut jadis domestique. Parmi les sources de l'effet, il retient l'incertitude intellectuelle quant à l'animation (la poupée, l'automate), le double, et la résurgence des convictions « surmontées » (animisme, toute-puissance de la pensée, rapport

aux morts). Le fossile satisfait à ces trois conditions sous un mode singulier : il est une *vie sans vivant*, une forme organique dont la matière a été intégralement remplacée par du minéral (permineralisation, substitution moléculaire). Le contour persiste, la substance non. Cette dissociation entre forme et matière produit un indécidable ontologique plus radical que celui de la poupée : l'objet n'imité pas le vivant, il *en est* la rémanence, et pourtant il n'en est plus rien.

La spécificité tient à la temporalité. Le cadavre récent relève encore de l'ordre humain du deuil ; le fossile, par l'excès d'échelle (10^6 à 10^9 ans), déborde toute possibilité d'appropriation mémorielle. L'*Unheimliche* y change de nature : il ne s'agit plus d'un refoulé individuel qui fait retour, mais d'un *immémorial* qui n'a jamais appartenu à aucune mémoire. On touche là une limite de la lecture freudienne : le fossile est inquiétant sans avoir été jamais *heimlich* pour quiconque.

2. Derrida : trace, archive, spectralité

Chez Derrida, la trace (*De la grammatologie*, 1967) n'est pas le signe d'une présence antérieure : elle est la structure qui rend possible toute présence, en ce que celle-ci ne se constitue que dans un rapport différé à ce qui n'est pas elle. La trace « n'est pas » ; elle s'efface en s'inscrivant. Le fossile en offre une matérialisation exemplaire, et en même temps une mise à l'épreuve. Il est trace *au sens ordinaire* (empreinte, indice d'un organisme absent), mais sa lisibilité suppose un dispositif herméneutique (la taxonomie, la stratigraphie, la théorie de l'évolution) sans lequel il demeure pierre. La trace fossile n'est donc pas donnée : elle est *constituée comme trace* par la lecture, ce qui l'apparente à l'archive de *Mal d'archive* (1995), dont la consignation suppose un lieu, une autorité, un « archonte ».

Spectres de Marx (1993) permet de pousser plus loin. Le spectre est l'être-là de l'absent, ce qui « revient » sans être ni vivant ni mort ; la hantologie substitue à l'ontologie un rapport asymétrique à ce qui nous regarde sans que nous le voyions (l'effet de visière). Le fossile, objet que nous regardons alors qu'il atteste d'un monde auquel nous n'avons aucun accès perceptif, s'inscrit dans cette économie : il est un spectre *sans généalogie*, sans héritage assumable. À la différence du revenant marxien, qui commande une responsabilité, le fossile ne délègue aucun « injonction » ; sa hantise est muette, et c'est peut-être ce mutisme qui en fait la forme extrême de l'inquiétant.

3. Didi-Huberman : survivance, anachronisme, image-fossile

Didi-Huberman est ici l'interlocuteur le plus pertinent, parce qu'il a thématiquement explicitement l'anachronisme. *Devant le temps* (2000) récuse l'histoire de l'art positiviste, qui ne tolère que le contemporain de ses objets, au profit d'une temporalité d'impureté où coexistent des « nœuds » de temps hétérogènes. La notion warburgienne de *Nachleben* (survivance), qu'il réélabore, désigne la persistance de formes qui reviennent *symptomatiquement* dans des

contextes qui ne les appellent pas, selon un régime plus proche du symptôme freudien que de la continuité causale. Le fossile devient alors modèle de l'image : non pas document inerte d'un passé clos, mais lieu où le passé *agit* dans le présent sous forme déformée.

La *Ressemblance par contact* (2008) apporte un second concept : l'empreinte, qui produit une ressemblance par contact physique, non par imitation. Le fossile est l'empreinte au sens strict, moulage naturel dont la ressemblance est une conséquence du contact, indépendante de toute intention figurative. Didi-Huberman insiste sur ce qu'une telle image possède de troublant : elle atteste d'une présence passée tout en signalant la perte, et brouille l'opposition de l'indice et de l'icône. Le fossile s'y révèle donc comme image *sans auteur*, ce qui radicalise le trouble : aucune main n'a voulu cette ressemblance.

4. Benjamin : ruine, histoire naturelle, image dialectique

Dans *l'Origine du drame baroque allemand* (1928), Benjamin lit l'allégorie baroque comme saisie de l'histoire sous la forme de la nature en déclin : « l'histoire se déplace dans le décor » et se manifeste comme *Naturgeschichte*, histoire naturelle de la caducité, dont la ruine et le crâne sont les emblèmes. Le fossile pourrait en constituer l'emblème limite : ruine non d'un édifice humain, mais de la nature elle-même, où l'histoire naturelle devient littéralement lisible dans la pierre. L'inversion est remarquable : là où le baroque projette l'histoire dans la nature, la paléontologie *découvre* la nature comme histoire, et la caducité cesse d'être allégorie pour devenir donnée empirique.

Les thèses *Sur le concept d'histoire* (1940) fournissent un contrepoint. Le matérialisme historique doit « broser l'histoire à rebrousse-poil », arracher le passé à la continuité du progrès ; l'image dialectique est cette configuration où l'« Autrefois » et le « Maintenant » se rencontrent en un éclair (*Jetzt der Erkennbarkeit*, le « maintenant de la connaissabilité »). Appliquée au fossile, la lecture est ambivalente. D'une part, le fossile semble confirmer l'historicisme que Benjamin récuse, la mise en série d'un temps homogène et vide (strates, ères, étages). D'autre part, l'instant de la découverte, où l'ammonite fend la roche et se donne comme un fragment arraché au continuum, a structure d'image dialectique : le passé n'est pas reconstitué mais *saisi* dans un danger, au moment où il menaçait de disparaître sans retour. Le geste du paléontologue serait alors, malgré lui, benjaminien.

5. Synthèse : l'inquiétant comme désajustement des régimes de temporalité

Il ressort de cette confrontation que l'inquiétude fossile ne se laisse pas réduire à la seule peur de la mort. Elle procède d'un *désajustement entre trois régimes temporels* : le temps vécu (mémoire, deuil), le temps historique (récit, héritage) et le temps profond (géologique), ce dernier étant irréductible aux deux premiers. Le fossile les met en contact sans médiation possible. Derrida en livre la structure (trace sans présence originaire, spectre sans héritier), Didi-Huberman le mode opératoire (survivance par empreinte, anachronisme constitutif),

Benjamin la scène historique (ruine, instant dialectique). Freud en fournit le registre affectif, au prix d'une réélaboration : un *Unheimliche sans heimlich*, hantise d'un passé qui n'a jamais été nôtre.

Réserve critique : l'extension de ces cadres à l'objet géologique est un geste d'application que ni Derrida ni Benjamin n'ont effectué ; leurs concepts ont été forgés pour le texte, l'archive et l'artefact humain. Le temps profond met sous tension la pertinence même de la catégorie de « trace » (qui suppose un destinataire), ce que des travaux récents en humanités environnementales (Chakrabarty, « The Climate of History ») tentent de reprendre en articulant histoire humaine et histoire planétaire.

Articulation entre la réception du temps profond et l'angoisse existentielle, dans une perspective d'histoire des sciences et de phénoménologie du temps.

Articulation de l'angoisse selon les modèles cycliques, linéaires et thermodynamiques du temps.

1. Constitution historique du temps profond : une conquête avant d'être un affect

Le « temps profond » (*deep time*, expression fixée par John McPhee en 1981) n'est pas une donnée, mais une construction épistémique longue. Martin Rudwick (*Bursting the Limits of Time*, 2005) montre qu'elle procède de pratiques de lecture stratigraphique et de raisonnement par actualisme plus que d'une révélation soudaine. Trois jalons : les *Époques de la nature* de Buffon (1778), qui étirent la chronologie sans rompre avec l'horizon biblique ; la *Theory of the Earth* de Hutton (1788), dont la formule d'une terre sans « vestige d'un commencement » ni « perspective d'une fin » installe un temps cyclique et indifférent ; les *Principles* de Lyell (1830-1833), qui font de l'uniformité des causes le principe méthodologique d'une durée en droit illimitée. Paolo Rossi (*I segni del tempo*) souligne que ce déplacement est d'abord une rupture avec l'exégèse : la nature acquiert une histoire propre, autonome par rapport à celle du salut.

2. Le vertige : régimes affectifs et modèles temporels

Le témoignage canonique reste celui de Playfair, accompagnant Hutton à Siccar Point (1788) et le rapportant en 1805 : l'esprit y prend le vertige à regarder aussi loin dans l'abîme du temps. Il faut cependant garder la mesure historiographique : Gould (*Time's Arrow, Time's Cycle*, 1987) lui-même relève que le topos de l'effroi est en partie une construction rétrospective de la geste héroïque de la discipline. Les sources effectives (Ruskin et les « marteaux » des géologues qui scandent les versets, 1851 ; Tennyson, *In Memoriam* LVI, 1850, où la nature indifférente aux « types » défait la théodicée) attestent moins une peur de l'immensité que la ruine d'une *économie du sens* : la providence perd son lieu temporel.

L'affect varie surtout selon le modèle de temps adopté, ce que la littérature sous-estime :

- **temps cyclique** (Hutton) : l'angoisse tient à l'indifférence, un monde sans dramaturgie ;
- **temps directionnel et progressif** (Lyell tardif, Darwin) : la profondeur reçoit un récit, mais l'humain y apparaît comme épisode tardif, ce qui prolonge la blessure narcissique darwinienne ;
- **temps thermodynamique** (Kelvin, Clausius, 1850-1860) : l'angoisse se retourne vers l'avenir, la « mort thermique » faisant de l'entropie une eschatologie sans rédemption. La controverse sur l'âge de la Terre (Kelvin contre Darwin et Huxley) est aussi un conflit de régimes temporels ;
- **temps radiométrique** (Rutherford, Holmes 1913, Patterson 1953 : 4,55 Ga) : stabilisation chiffrée, qui paradoxalement banalise le vertige en le rendant calculable.

3. Phénoménologie : l'excès du temps du monde sur le temps vécu

Chez Husserl (*Leçons sur la conscience intime du temps*, 1905, éd. 1928), le temps se constitue dans le flux : impression originaire, rétention, protention. La profondeur géologique excède radicalement l'horizon de toute rétention possible ; elle ne peut être *vécue*, seulement pensée, et la pensée en est symbolique (échelles, analogies, métaphores spatiales de la verticalité). Husserl lui-même, dans le fragment de 1934 sur l'« arche originaire » (*Die Erde als Ur-Arche bewegt sich nicht*), thématise la Terre comme sol de toute expérience, ce qui rend la géohistoire d'emblée problématique pour la phénoménologie : on y interroge un monde antérieur à la constitution transcendantale.

Heidegger offre le concept le plus ajusté à l'*affect* : l'*Angst*, distincte de la *Furcht* par l'indétermination de son objet. Il faut donc reprendre la notice initiale sur la « paléophobie » : l'effroi du temps profond n'est pas phobique mais angoissé au sens strict, et il révèle, au §40 d'*Être et Temps*, l'*Unheimlichkeit* comme « non-être-chez-soi » du *Dasein*. La boucle avec l'*Unheimliche* freudien se referme ici, mais sur un registre ontologique, non psychique. Par ailleurs, la critique heideggérienne du concept « vulgaire » du temps (suite homogène de maintenant) vise précisément la représentation dont le temps profond fait un usage massif : la frise chronologique géologique est l'hypostase de cette succession, que Heidegger dérive de la temporalité originaire du *Dasein*.

Blumenberg (*Lebenszeit und Weltzeit*, 1986) fournit le cadre théorique le plus fécond : la finitude n'est pas seulement l'échéance de la mort, mais la *différence* entre le temps fini de la vie et le temps du monde, qui excède toujours ce que la vie peut en épuiser. Le temps profond radicalise cette différence jusqu'à l'incommensurabilité, et la modernité y répondrait par accélération et intensification, stratégies de compensation. Koselleck (*Le Futur passé*) le confirme sur un autre plan : l'écart entre « espace d'expérience » et « horizon d'attente » se creuse quand le passé dépasse toute expérience transmissible.

4. Ricœur : les tiers-temps comme médiations

Temps et récit III formule l'aporétique du temps : la phénoménologie (Augustin, Husserl) et la cosmologie (Aristote, Kant) ne se laissent pas dériver l'une de l'autre. Ricœur propose des « inventions » médiatrices : calendrier, succession des générations, et surtout la **trace** et l'archive. La stratigraphie en offre une extension inattendue : le fossile devient la trace par laquelle le temps cosmique se rend lisible à la conscience historique. Le trouble de la lecture précédente (trace sans destinataire) se reformule donc ainsi : le temps profond est précisément ce que la médiation de la trace *peine* à intégrer, sauf à étendre la notion d'« hommes d'avant » à un passé sans humanité.

5. Inversion contemporaine : l'Anthropocène

Chakrabarty (« The Climate of History », 2009) soutient que l'Anthropocène effondre la distinction entre histoire humaine et histoire naturelle : l'espèce devient force géologique. L'angoisse change alors de polarité : au lieu de s'abîmer dans l'antériorité, elle porte sur la *postériorité* de nos propres traces. Les débats sur la sémiotique nucléaire (la commission Sebeok, 1984, pour Yucca Mountain ; Onkalo en Finlande) posent littéralement la question d'un message à un destinataire inconnu sur dix mille ans. L'humain y est assigné à la position du fossile, figure qui rejoint celle du spectre sans héritier évoquée plus haut.

6. Thèse de synthèse

L'angoisse du temps profond ne naît pas de la magnitude en soi, mais d'un *défaut d'appariement* entre la structure rétentionnelle-protectionnelle du temps vécu et un temps du monde sans horizon d'appropriation. Elle est donc historiquement variable (fonction du modèle temporel disponible), ontologiquement structurée (*Angst*, *Unheimlichkeit*, différence blumenbergienne) et, depuis l'Anthropocène, réversible.

Réserve méthodologique : l'attribution d'une « angoisse » aux acteurs de la révolution géologique relève en partie de la rétrospection ; la distinction entre expression littéraire, affect individuel et structure phénoménologique reste à établir source par source.